

# UN PEU D'HISTOIRE

## 23 JUILLET 1830 : EXCURSION à BLIDA UNE AVENTURE QUI TOURNE MAL

Dix-huit jours après la capitulation d'Alger, le maréchal de BOURMONT, général en chef de l'expédition, décide d'entreprendre une excursion dans l'intérieur de la MITIDJA, en direction de BLIDA, sans autre motif que la curiosité de connaître ces lieux nouveaux.

Ce funeste projet, vivement combattu par l'Etat-Major et déconseillé -par écrit- par un certain BEN ZAMOUN qui se voulait représentant de la tribu des FLISSA, plaisait pourtant au général DESPREZ qui voyait dans cette sortie une simple promenade de santé à but scientifique. Il était persuadé que les risques étaient minimes et qu'une escorte légère serait amplement suffisante. Le duc des CARS s'y opposa et, finalement, on estima nécessaire une escorte d'un millier d'hommes encadrés par une centaine de cavaliers et renforcés par quelques pièces d'artillerie.

Voici le récit que fait de cette journée le général PETIET qui tenait le journal de marche de la troisième division :

« Treize cents fantassins et cent cavaliers, qui paraissaient réunis pour traverser, comme garde d'honneur, un pays ami et curieux à explorer, allaient bientôt lutter contre six mille arabes. Cette colonne arrive, à 5 h 30 du soir, au débouché du pays montagneux qui sépare Alger de la plaine de la MITIDJA, et elle prend position en arrière d'un pont situé sur un affluent de l'ARATSCH (1).

Le lendemain 23, à 4 heures, elle continua son mouvement ; vers midi, le général en chef la rejoint, et arrive, à 5 heures, à BELIDA (2), suivi des généraux DESPREZ, DES CARS et LAHITTE. Vingt Maures escortaient le nouvel Aga d'ALGER ou syndic des Arabes. Une députation de la ville se porte au-devant du maréchal et offre l'hommage de sa soumission et de son respect au chef de l'armée victorieuse. Des rafraîchissements sont donnés à la troupe qui se place dans une plaine bornée par les jardins de « BELIDA ». Le maréchal s'établit avec une garde et deux compagnies d'élite, dans une maison entourée d'un vaste jardin et attenant à la porte de la ville. Un bois d'orangers, traversé par une source d'eau vive, donnait du charme à cette position. Le bey de TITERY (3) croyant, sans doute, échapper aux soupçons, ne se montra point et ne parut pas non plus le lendemain, pendant l'attaque.

Un grand nombre de maisons renversées par le tremblement de terre de 1825, n'ont point été relevées ; cependant les Français trouvaient l'aspect général de l'intérieur de la ville moins sombre et moins triste que celui d'ALGER.

Les habitants de « BELIDA » avaient reçu avec joie les chefs de l'armée française. La nuit fut tranquille. Le 24, à 5 h 30 du matin, une reconnaissance, composée de six compagnies d'infanterie, de vingt-cinq chasseurs et de deux pièces de montagne, est dirigée vers l'ouest, longeant le petit ATLAS ; le maréchal suit

ses mouvements, elle marche pendant deux heures vers les gorges d'où coule le MASSAFRAN (4). Après avoir recueilli les renseignements qu'il désirait le maréchal revient avec elle vers « BELIDA », avec ordre de se préparer à reprendre, vers le milieu du jour, le chemin d'ALGER. Pendant que cette découverte a lieu, aucun acte hostile ne se passe ; mais on aperçoit des « CABILES » (5) qui descendent en grand nombre des montagnes, par groupes et dans différentes directions. Au moment de rentrer dans la ville, l'arrière-garde formée par les voltigeurs du 2<sup>e</sup> de marche d'infanterie légère, échange quelques coups de fusils avec une troupe de « CABILES » qui ne tarde pourtant pas à s'éloigner. Un de nos voltigeurs est tué d'une balle.

Il était 11 heures : L'ordre de départ était donné pour 2 heures. Vers midi et demi, le capitaine d'Etat-Major CHAPÉLIE allait précéder la colonne avec deux compagnies d'infanterie légère et 25 chasseurs à cheval pour déterminer l'emplacement du bivouac des troupes, quand plusieurs coups de fusils se firent entendre. Ce feu provenait des jardins avoisinant la maison du maréchal, qui envoie le chef de bataillon de TRELAN, son premier aide de camp pour s'informer des motifs de cette tirailleuse. M. de TRELAN est blessé à mort par un des coups tirés, presque à bout portant, du fourré d'une haie de figuiers de Barbarie. On apprend aussitôt qu'un canonnier a été tué en conduisant des chevaux à l'abreuvoir et que quelques soldats ont été blessés dans les jardins, sans avoir vu les fusils des Arabes qui y étaient embusqués. Deux nouvelles compagnies se réunissent pour s'opposer à une attaque qui n'est encore que partielle. Le capitaine CHAPÉLIE, en se rendant au camp, escorté de quatre chasseurs et d'un maréchal des logis, pour partir avec l'avant-garde, reçoit le feu de l'ennemi ; le maréchal des logis tombe frappé mortellement. M. de Bourmont rejoint le bivouac de l'infanterie et ne met les troupes en marche qu'à l'heure déterminée. A peine notre mouvement est-il décidé que les jardins voisins du terrain où les Français avaient placé leur camp sont remplis de « CABILES » armés qui sortent, selon toute apparence, de la ville où jusque-là ils se sont tenus cachés. Ces barbares qui n'ont aucune notion de l'art militaire et qui nous voient revenir vers ALGER, nous prennent pour des fugitifs, et cette opinion erronée semble doubler leur courage et augmenter leur acharnement à presser nos colonnes.

Une fusillade assez vive s'engage de tous les lieux environnants ; l'arrière-garde riposte, et le détachement dont l'artillerie est au centre et la cavalerie en tête, tourne à gauche, et se dirige en colonne serrée vers le milieu de la plaine, couvrant ses quatre faces par des tirailleurs. Une nuée d'Arabes se montre de toutes parts, mais contenus par notre feu, ils ne peuvent ébranler la colonne, et la retraite s'exécute dans le plus grand ordre. L'escadron des Chasseurs d'Afrique brûlait du désir de se mesurer avec les « CABILES ». Plusieurs charges faites à propos et avec vigueur, soutenues par l'artillerie bien dirigée, éloignent l'ennemi. On le voit alors se porter en avant de nous, et se réunir sur un terrain ombragé de lauriers-roses, qui longe un cours d'eau situé à trois lieues de « BELIDA ». Il paraissait vouloir nous en disputer le passage et couper notre retraite ; deux compagnies d'infanterie sont aussitôt ajoutées à l'avant-garde, pour forcer le défilé

que l'ennemi ne put défendre. Les Français y trouvent un de leurs caissons renversés la veille, et auprès duquel les quatre cadavres, sans tête, des conducteurs, attestent la férocité des « CABILES ».

Après avoir forcé ce défilé, qui fut couvert par trois compagnies du 2e de marche, nous nous retrouvons dans la plaine nue, entourés de six mille «CABILES» qui, ne pouvant nous entamer, désespèrent alors d'interrompre notre marche, et leur feu cesse avant la nuit.

La retraite continua avec le même ordre ; le soldat montrant un rare courage. Nous emmenions avec nous tous nos blessés, et plusieurs même de nos morts. Pas un traînard ne fut laissé en arrière ; à 11 heures du soir, on arriva près d'un puis entouré de figuiers, où les Français établirent leur bivouac. Le major de cavalerie BOISLECOMTE, expédié de France en courrier, et débarqué le jour même, apporta des dépêches au commandant en chef.

Le 25, à 4 heures du matin, notre colonne se remit en marche dans le même ordre que la veille ; elle était parvenue à 6 h 30 au-delà du point où elle avait, en partant, passé la nuit du 22 au 23. Elle prit position sur les hauteurs et cette halte permit de panser ceux des blessés de la veille qui n'avaient pu l'être au bivouac. Les troupes rentrèrent à midi dans leurs cantonnements.

Cette affaire, que les journaux quotidiens ont complètement dénaturée, mit hors de combat soixante-douze hommes dont dix-sept furent tués. »

Jean Toussaint MERLE, l'un des secrétaires particuliers du comte de BOURMONT, nous fait part (6) des conséquences de cette visite à BLIDA. Le bey de Titteri, persuadé que le vieux BACRI (l'un des deux négociants – avec BUSNACH – à l'origine du différent entre le Dey d'Alger et la France) était à l'origine de la nomination du nouvel Aga d'Alger, à son détriment, ordonna le pillage de la maison que BACRI possédait à BLIDA, donnant ainsi le signal du massacre général de la population juive de la ville. C'est un domestique, échappé par miracle, qui put raconter avant de mourir sous les yeux de BACRI et de J-T MERLE, les horreurs dont il avait été le témoin et la victime.

*Notes :*

1 : HARRACH

2 : BLIDA

3 : TITTERI

4 : MAZAFRAN (El Ma Zafran : l'eau couleur de safran).

5 : KABYLES

6 : ANECDOTES historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830 par J-T MERLE. DENTU éditeur 1831.

*Récit proposé par Pierre DEVESA*